



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Les fleurs aussi perdent de leur simplicité, et lorsqu'elles s'épanouissent à la lumière des lustres, au lieu des rayons du soleil, elles s'entourent de pierres précieuses; ainsi, une parure de camélias blancs est enchâssée dans des feuilles de grenat. Les volubilis ont des perles fines dans leur calice; des filigranes d'argent entourent des roses, et le vert du feuillage se confond avec celui des émeraudes. Quant aux diamants montés par d'habiles joailliers, ils sont toujours tout disposés à être entremêlés avec une guirlande ou un bouquet. Cet assemblage de fleurs et de pierres précieuses devait passer dans la mode, car il est charmant, et rien n'a plus d'éclat que ces parures, surtout quand elles ont passé par les

mains de Constantin¹, qui comprend si bien ce qui convient aux salons aristocratiques.

— Les coiffures en cheveux ont peu de changements, celles qui dominent sont des bandeaux lisses très-rapprochés devant et très-relevés sur l'oreille, des bandeaux ondulés qui cachent l'oreille, et des boucles lisses pour les cheveux noirs, et crépés pour les cheveux blonds. Quant aux cheveux de derrière, ils se disposent toujours en un double rang de nattes ou de torsades. Selon la physionomie, on les place très-bas sur la nuque ou un peu plus relevés. — Il y a aussi une coiffure, dite à la duchesse, formée de tirebouchons très-courts. Nous en donnerons le modèle dans un des numéros suivants.

— Les salons de M^{lles} Romain² sont très-jo-

¹ Rue N° Saint-Augustin, 37. — ² Rue de la Chaussée-d'Antin, 18.



lis à visiter en ce moment ; on y admire des créations neuves et de bon goût, parmi lesquelles nous citerons d'abord une coiffure en blonde blanche, ayant un fond rond entouré de velours noir et rose, tournés ensemble, qui vient se nouer à gauche et dont les bouts retombent assez bas ; une grande dentelle, très-relevée par derrière, vient s'arrêter de chaque côté, et dessous la dentelle une rangée de coquilles de rubans de velours. Une coiffure en velours vert lumière brodé en or ; le fond est une haute résille qui se termine en frange d'or. Un petit bonnet en dentelle noire, fond rond, entouré d'une dentelle noire qui papillonne autour ; le fond est entouré d'un mince feuillage, et sur le côté une grosse touffe de camélias mêlés d'un léger feuillage qui retombe en grappes ; un petit toquet de velours cerise autour duquel est tournée une longue barbe en dentelle d'or nouée en écharpe sur le côté.

Leurs chapeaux, toujours remarquables par la grâce et la distinction, sont des chapeaux de velours de forme ronde, ornés de saules ou d'une plume plate ou d'un bouquet de têtes de plumes nuancées ; ces chapeaux, de même que les capotes, ont des bavolets recoquillés de manière à bien dégager la nuque.

— La mode des basques autour de la ceinture est tombée. Les corsages de ville se font plats, ouvrant en gilet vers le bas, avec petits goussets aux hanches, ou bien fermés en pointes ; quelques-uns sont tout à fait montants, d'autres s'évasent en revers arrondis, et forment un châle gracieux, en descendant progressivement à la ceinture. On ouvre aussi quelques robes au milieu de la poitrine, pour laisser apparaître un jabot de dentelle à double rang. Les manches des robes du matin se font plates du haut et larges du bas, d'autres ayant une égale ampleur maintenue dans un poignet étroit. Celles pour toilettes plus habillées sont à coude, avec revers mousquetaires, ou bien s'arrondissant en fer à cheval : on en fait encore d'une seule pièce, ayant une réunion de fronces à la saignée, ce qui donne du jeu au mouvement du bras. — Quelques corsages montants sont très-ouverts sur le milieu de la poitrine, et les deux côtés rapprochés par quatre petites attaches qui laissent apercevoir la chemisette de dessous.

— Pour robes plus façonnées, nous citerons une redingote en satin vert myrte, à corsage plat, ayant un revers rond formant châle jusqu'à la ceinture en s'écartant sur la jupe, de manière à simuler le tablier. Les revers de la jupe, ainsi que celui du corsage, sont bordés de bandes de velours ; les manches ont également un même revers. Une redingote en velours noir, fermée avec de gros boutons mousquetaires. Une autre redingote en velours violet brodé de noir, courant en chevrons sur le corsage et sur les manches. Une redingote de damas gris-fer et gris d'acier, brodée richement en soie plate.

— Les petites coiffures *Luisa* de M^{me} Dasse¹ obtiennent une vogue immense, et le succès que méritait cette charmante création se trouve tout à fait réalisé. Toutes ses modes, parmi lesquelles les *petits bords espagnols* dominant, justifient chaque jour la bienveillance que toutes les femmes distinguées lui, accordent. Ses coiffures demi-parure sont aussi simples que gracieuses ; car de tout temps la simplicité n'a jamais exclu l'élégance. Pour les Italiens, son petit bord mousquetaire est très en vogue : il est en velours vert ou grenat, à fond rond, et avance tout à fait sur le front en relevant des côtés ; sur un côté, il y a deux grosses roses, et de l'autre, un nœud en ruban terminé en aiguillettes de perles. Son bonnet religieuse, à longues barbes qui se croisent sur la poitrine, et orné d'une guirlande de boutons de rose, est d'une coquetterie ravissante. Les plus jolies capotes qu'elle reproduit en ce moment sont en velours noisette doublé de rose, en satin blanc à plume marabout, etc.

— Tous les *mousquetaires* de nos grands romanciers seront loin de nos souvenirs, que le petit-bord d'*Artagnan* de M^{me} Penet² existera encore, et fera le triomphe de bien des jolies femmes de nos salons. — C'est qu'à la vérité cette coiffure coquette et ravissante ne saurait être remplacée par rien qui puisse rendre la physionomie plus piquante et plus gracieuse. — Cette coiffure est à la fois *jeune et superbe* ; elle eût suffi à toute une réputation de modiste ; mais M^{me} Penet a voulu donner à toutes ses modes le même

¹ Rue Richelieu, 33. — ² Rue Neuve Saint-Augustin, 4.

goût et la même fraîcheur. Aussi, dans cette maison, on remarque des résilles d'or avec des touffes de roses du Nil ; des petits-bords en velours vert avec des touffes d'herbes brillantes ; des coiffures en velours rouge de l'Inde, vert-lumière, couleurs exquises mêlées avec l'or ; des demi-turbans de velours rose, bleu ou grenat, avec nœuds et bouts flottants ; des turbans en gaze rose ou citron, recouverts de dentelles, avec touffes de fleurs. Les bonnets de M^{me} Penet sont charmants ; ceux en point d'Angleterre, formés d'une double garniture qui entoure les tresses et est soutenue par une petite guirlande de roses, descendent un peu à la Marie Stuart sur le front.

— On pose beaucoup de dentelles sur les chapeaux ; les dessous sont en velours épinglé de nuances vives, se perdant dans du tulle. La couleur orseil, tenant du lilas et de la mauve, est d'une distinction toute aristocratique.

BIJOUX. — Ce que l'on appelait les *vieux bijoux* est passé de mode à Paris. — A ce caprice succèdent les compositions si artistiques de la bijouterie moderne ; les boucles d'oreille indiennes sont très-jolies pour les jeunes femmes. — Le double anneau en topaze ou émeraude, forme croissant, passé dans l'anneau retenu aux oreilles, est d'une excentricité très-piquante. — Les bracelets sont toujours en grande vogue. — Plusieurs genres sont charmants, entre autres un cercle indien en or, avec six attaches de rubis ; un bracelet corinthien à petits chapiteaux en or, décrivant des cercles à jour ; un bracelet Moïse, formant un large roseau en or, terminé par des feuilles d'eau en émail vert turc, pavé de brillants ; des broches en fleurs de brillants et en grappes pendantes en perles fines ; des camées antiques enrichies de brillants et de perles fines.

— On voit en ce moment chez nos plus grands bijoutiers une innovation des plus gracieuses, et qui introduit un nouveau genre de bijoux dans nos élégances.

Ce sont les agrafes *fibulines*, destinées à fixer sur les épaules les plis de ces lourds et somptueux cachemires, si difficiles à maintenir avec grâce, et qui devenaient tellement fatigants, que pour beaucoup le cachemire était un véritable supplice. — L'agrafe *fibuline* obvie à tous ces inconvénients, et en rendant

facile et gracieux le poids de votre châle, elle offre un des plus jolis bijoux qu'on ait jamais inventés.

Parmi les cosmétiques dont le succès a justifié les excellents effets, l'*Amarilys* est une des créations les plus heureuses. — Destinée à blanchir la peau spontanément, et sans en altérer la fraîcheur ni le duvet, elle est doublement précieuse dans ce moment où les toilettes de soirées semblent réclamer cet éclat suave qui va si bien aux lumières et semble centupler la beauté de la parure. — L'*Amarilys* est doublement recommandable, en ce que l'on est certain de la pureté de sa composition, sur laquelle Foulon a porté, on peut le dire, toute la conscience de son art ; car nous savons que sa principale étude est d'éviter tout ce qui pourrait être préjudiciable à la peau. — Nous avons dans sa *Cold Cream* le témoignage du soin qu'il apporte dans toutes ses compositions, car sa *Cold Cream* est la plus parfaite qui existe. — C'est à lui que nous devons aussi l'*Onglantine*, pâte des harems, importée par Foulon, parfumeur du roi et de plusieurs cours étrangères, rue Saint-Honoré, 372. — Cette pâte, en usage dans les harems, pour donner du brillant aux ongles, a la propriété de les fortifier et d'augmenter admirablement leur transparence.

AVIS. — Une maison de Bruxelles, offrant des garanties, demande un dépôt de fleurs, rubans, bonnets de Paris.

S. M. la reine et M^{me} Adélaïde viennent de souscrire pour plusieurs exemplaires à l'*Histoire des souverains célèbres*, de M^{lle} Jamser, traduite de l'anglais, par M^{me} L. de Montanclos.

Revue des Magasins.

PORCELAINE. — Rien de plus séduisant à l'œil que les verroteries diamantées, toutes serpentées des couleurs du rubis, de l'émeraude et du topaze, qui se voient aujourd'hui à l'escalier de cristal. — L'éclat scintillant de toutes ces jolies merveilles diaprées, sous leurs riches couleurs, attirent les regards de ces nombreux visiteurs du Palais-Royal qui s'en vont aujourd'hui interroger les mille fantaisies qui doivent fixer leur choix. — Les verroteries ont droit à leurs prédilections, et les porcelaines aussi, car on admet beaucoup les porcelaines dans nos salons actuels. On les aime peut-

être plus encore qu'autrefois. Mais dès cette époque de luxe, les porcelaines étaient à la mode, et les rois donnaient aux reines des cabarets de porcelaine de Sèvres, de Saxe et d'Angleterre. C'est alors que le comte de Provence envoya à la reine Marie-Antoinette une coupe de gros-bleu de Sèvres, avec cette légende devenue bien commune : Don fragile d'une amitié durable. Chez Lahoché-Boin¹, les reines et les rois trouvaient des étrennes à choisir. Mais comme en ce monde il n'y a pas que des grandeurs et de hautes puissances, nous dirons au monde qui nous lit, que l'on trouve à l'adresse que nous venons d'indiquer des vases genre vieux Sèvres, et en Sèvres moderne, montés en bronze pour lampes et candélabres, coupes, solitaires, tête-à-tête, services à thé, services de table genre Sèvres, vases, flacons, verres d'eau Pompadour, porte-liqueurs Bohême et Venise, caves à liqueurs et objets de fantaisie pour garnitures de cheminées et d'étagères, et surtout les lustres porcelaine et bronze de l'élégance la plus séduisante.

TAPIS. — Nous répéterons encore, que parmi tous les objets qui réunissent le plus de mérites dans ce moment, rien ne peut être plus généralement apprécié que les tapis de Smyrne. Foye-Davenne² a de ces tapis de toutes les tailles, bons pour les appartements de 12, de 15, de 18 et de 20 pieds carrés et au-dessus. Nul établissement de Paris ne peut en offrir d'aussi beau, tant pour la variété des dessins que pour la vivacité des couleurs. Ces tapis sont à long poil, et par conséquent très-chauds. Rappelons aussi la grâce charmante de ceux plus petits appelés *carpets*, fabriqués à Smyrne. Les couleurs de ceux-ci sont encore plus vives, les dessins plus délicats, et d'un prix à la portée de tous.

Pour portières, pentes et lambrequins, la tapisserie est préférée à tout. Le damas ou le lampas doublé de velours est élégant; mais la portière de haute lisse ou de Turquie est encore plus classique, surtout pour les appartements ornés dans le goût de la renaissance. Quand vous tombez dans le style Louis XV, la tapisserie à bergers et à ber-

gères, les guirlandes et les bouquets, les nœuds et les rubans deviennent une harmonie dont les portières de Foye-Davenne remplissent toutes les conditions.

Du reste, parmi tous ces genres de tapis, les tapis de Turquie continueront à régner comme ils règnent aujourd'hui, car ils sont de ce genre de beauté que les variations du goût ne peuvent atteindre.

FOURRURES. — De tous les luxes de toilette, celui qui réunit bien réellement toutes les conditions de l'élégance et de l'utilité, c'est le luxe des fourrures, qui s'harmonie si bien avec les toilettes d'hiver. Indépendamment du manchon en martre zibeline, qui est d'obligation, des pelisses et pardessus à petites pèlerines pareilles qui garantissent le dos et la poitrine, du boa qu'on tortille autour du col pour préserver de l'air du soir, la maison Gon³ adapte encore ses fourrures aux *sorties de bal*; elles sont en satin, très-légères et d'une forme ravissante. Nous citerons aussi ses grands mantelets et ses garnitures de robes, car on garnit beaucoup les robes en fourrure, particulièrement celles en velours. Dans ce moment ce sont de charmantes *fantaisies* que nous voyons chez Gon sous les plus jolies formes et dans tous les genres des fourrures. — Des pèlerines à pointes, des sorties, des *surcots* pour chez soi, tout cela en velours ou satin; puis le joli *coin du feu* d'une coupe gracieuse, inventé par M^{me} Popelin. La *frileuse* se met dans l'appartement et au théâtre pour remplacer la palatine d'hermine. Elle a la coupe d'une pèlerine, et se fait en satin piqué et ouaté; vers le bas la piqure simule, avec une entente régulière et originale, des feuillages de broderie ou des arabesques. Les plus jolies frileuses sont en satin blanc, doublé de rose ou de bleu; en satin rose et en satin bleu, doublé de satin blanc: on les garnit du rouleau de martre, de cygne, de grèbe, etc., etc., etc.

FLEURS. — Les fleurs naturelles sont, on le sait, le cachet de l'élégance la plus aristocratique, quand ces fleurs sont aux jours de fêtes semées depuis les antichambres jusqu'aux sommets des escaliers; — elles forment faisceaux dans les salons, s'entremêlent aux

¹ Palais-Royal, escalier de cristal. — ² Rue Neuve des Petits-Champs, 63.

³ Rue Vivienne, 18.



25 Decembre 1836.

2234.

Modès de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Coffures des M.^{me} Maurice Beauvais, r. Richelieu, 93. Robes par la M.^{me} Legymerie, r. n. des petits
 Champs, 36. Fleurs de Constantin. Dentelles Vekard. Eventail Duvelloy. Gants Mayer.
 Parfums Guerlain.*

Mess. S. & J. Fuller, 3, Rathbone Pl. Lond.



plus riches tentures, — ornent les plus beaux vases de la Chine et du Japon; et révèlent partout le goût, la beauté, la jeunesse d'une maîtresse de maison; car avec ces séduisantes attributions rien ne s'harmonise mieux que le goût des fleurs naturelles. — Aussi Baron¹ a-t-il une des plus piquantes clientèles de Paris, et à ce moment où tous les plus simples cadeaux doivent être accompagnés d'un bouquet, il va sans doute dépouiller tout ce que la nature a laissé de plus frais et de plus beau sur ses plantes. — Pour les fêtes les plus brillantes il a déjà préparé des dômes de verdure, des allées de roses, des pyramides de fleurs de toutes sortes, et son nom maintenant est la sanction de tout ce que le bon goût saurait imaginer comme décors et ornements des plus magnifiques salons.

BONBONS. — En ce moment les grands noms qui circulent de bouche en bouche sont ceux de Boissier, Berthelemon, Tessiers, ces illustres marchands de bonbons devant lesquels toutes les passions vont comparaître au jour dit pour faire choix des hommages dignes d'être offerts à ceux qui vous plaisent et souvent à ceux qui vous déplaisent. — Mais, ainsi est le monde, et même devant une praline ou un marron glacé il faut savoir apporter les petites diplomaties des salons. — Nous faisons cette bizarre remarque en voyant hier arriver une foule de commandes de ces bonbons en chocolat le plus exquis, qui ont placé la maison Lemaire-Leduc² au-dessus de tout ce qui a encore paru en ce genre. — Les bonbons en chocolat sont très à la mode cette année, il est de bon goût d'en offrir; mais par cela même qu'il y a quelque simplicité dans le nom, il faut qu'il y ait une excessive élégance dans la forme, une grande perfection dans les compositions. — Cette supériorité, la maison Lemaire-Leduc la possède si incontestablement que l'on ne veut choisir maintenant d'autres bonbons en chocolat que ceux qui portent son cachet. — Nous citerons surtout le *chocolat-Soconusco*, le plus parfait qu'on ait encore fabriqué en France. — Mais pour une étendue plus utile à nos éloges, nous dirons que l'on trouve là aussi, dans la même perfection, le chocolat destiné aux plus simples ménages jusqu'au chocolat de la reine.

¹ Rue Caumartin, 20. — ² Rue Choiseul, près le boulevard.

LA PERRUQUE DE M. DE SARTINES.

(SUITE ET FIN.)

Mais, avant qu'il n'en eût franchi le seuil, deux hommes diversement vêtus et d'allure toute opposée firent leur entrée dans la pièce où le magistrat, étendu sur un fauteuil délabré, commençait à se remettre tout à fait de son évanouissement passager.

— Monsieur le maréchal ! monseigneur de Beaumont ! articula le lieutenant de police en écarquillant les yeux; en croirai-je ce que je vois !...

— Vous le pouvez en toute sûreté, riposta le vieux duc. Mais comment, diable, se fait-il que nous vous rencontrions, mon cher Sartines, sur la route de Conflans ? est-ce que sa Grandeur manigancerait quelque complot que je ne saurais pas ! cela ne m'étonnerait pas, les jansénistes sont capables de tout. Mais ce n'est pas petite affaire que d'avoir maille à partir avec gens d'église, ils ont pour eux le ciel qu'ils servent; aussi malheur à qui les menace ! ceux-là sont sûrs de se casser le cou ou au moins de verser à moitié chemin, comme vous venez de le faire avec plus de bonheur que vous ne le méritez, car vous n'êtes pas blessé, j'imagine ?

— Dieu merci, monsieur le maréchal, j'en serai pour la peur.

— Et où alliez-vous, monsieur de Sartines, si ma demande n'est pas indiscrete ? fit M. de Beaumont. Comme ma conscience ne me reproche rien, j'eusse été charmé de vous recevoir à Conflans; mais il est fort à parier que ce n'était pas là le but du voyage.

— Eh bien, monseigneur, vous vous trompez; je courais après vous, et vous êtes en partie cause d'une catastrophe assez anodine au demeurant. Je suis allé vous demander à l'archevêché, l'on m'a dit que vous pouviez être chez M. le maréchal, je m'y suis rendu en grande hâte; mais vous veniez de quitter l'hôtel d'Antin peu de minutes auparavant. Comme mes chevaux sont excellents, j'ai espéré quelque temps de vous rejoindre, et j'ai donné à Gros-Jean des ordres en conséquence; mais j'avais beau aller, je n'apercevais rien sur la route...

— Parbleu, c'eût été difficile, observa le maréchal, puisque c'était nous qui sans le savoir courions après vous, Sartines.

— Et cependant, monsieur le duc, d'après le rapport de vos gens...

— Eh ! sans doute; mais nous nous sommes un peu détournés de notre chemin; j'avais une visite à faire aux Tuileries, et monseigneur a eu la bonté de m'accompagner.

— Chez madame de Rooth, fit monsieur de Sartines en souriant.

— Vous l'avez dit, mon cher lieutenant de police. — Est-ce que vous ne trouvez pas, monseigneur, qu'un lieutenant de police est quelque peu sorcier, et, partant, digne du fagot ? rien n'est vraiment caché pour ces messieurs.

Madame de Rooth était la veuve d'un colonel irlandais que le maréchal épousa sept ans plus tard, et dont alors il était d'autant plus amoureux qu'il avait affaire à une femme d'une vertu éprouvée et de mœurs irréprochables.

M. de Beaumont, qui jusque-là avait à peine trouvé le temps de glisser un mot, assez intrigué du reste du motif de la visite que M. le lieutenant de police venait à toute bride faire à Conflans, profita de l'espèce d'interpellation du maréchal pour s'enquérir de ce qui lui valait la rencontre de M. de Sartines.

— Oh ! rassurez-vous, monseigneur, repartit ce dernier, nous sommes déjà bien loin de la bulle *Unigenitus*, et le siècle est trop éclairé, trop tolérant, trop indifférent peut-être aussi pour être persécuteur, et, si je viens à vous, c'est pour obtenir de votre Grandeur une permission qui octroie la sépulture à un chrétien et l'exhumation d'une perruque.

— Expliquez-vous, de grâce, monsieur de Sartines; que voulez-vous dire ?

M. de Sartines ne demandait pas mieux, et le fit dans les termes les plus explicites, car les moments étaient précieux; il raconta sa mésaventure et celle du coiffeur, sans toutefois laisser par trop pénétrer le motif réel du zèle qu'il témoignait à l'égard de ce pauvre enfant attendant au fond d'une boîte à poudre que son dernier gîte lui fût dévolu.

M. de Richelieu se mit à rire aux éclats à ce singulier récit. M. le maréchal était un vieux pécheur qui fréquentait monseigneur de Beaumont beaucoup moins pour ses ho-

mélies que pour son excellente table et ses fabuleuses truites; quant à l'archevêque, c'était un saint homme, un digne et vénérable prélat. La requête du lieutenant de police était de toute justice, il se fit apporter une plume et de l'encre, et s'empressa d'écrire au curé de la paroisse de Loiseau de faire procéder sans retard à l'exhumation de la perruque et à l'enterrement de M. Loiseau fils. M. de Sartines se promettait bien dans sa barbe de veiller à ce que les ordres de sa Grandeur fussent exécutés le plus hâtivement possible.

Monseigneur de Beaumont lui remit le papier, sans songer même à s'étonner de l'excès de zèle du magistrat. Le maréchal, plus perspicace, se douta bien qu'il y avait quelque chose là-dessous, mais on ne lui laissa pas le temps d'approfondir ce mystère. Durant l'entretien, Gros-Jean et l'aubergiste étaient allés visiter les chevaux, qui n'avaient pas été plus maltraités que leur maître, et ils avaient relevé la voiture étendue au beau milieu du fossé. Le magistrat regarda à sa montre: elle marquait midi et demi. Midi et demi, et ils étaient à trois bonnes lieues de Paris ! et le repas du prévôt des marchands avait lieu à deux heures précises !

— Les chevaux ? fit M. de Sartines avec angoisse, en voyant reparaitre Gros-Jean.

— Sains et saufs, monseigneur.

— Eh bien, volte-face, et au grand galop vers Paris.

— Serait-ce le désir charitable de rendre le plus promptement possible les derniers devoirs à ce pauvre petit postulant de la mort, repartit M. de Richelieu, qui causerait uniquement cette grande impatience de nous quitter ?

— Cela serait plus que suffisant, monsieur le maréchal, répondit M. de Sartines en toisant malignement le vieux duc; mais il est une autre raison que vous comprendrez mieux que personne, j'en suis persuadé: je suis du dîner que donne à messieurs de la ville M. le prévôt des marchands.

— Oh ! voilà qui me ferme la bouche. Partez à franc étrier, mon cher lieutenant de police. Vous n'avez que le temps tout juste. Ce serait affreux d'arriver la cérémonie commencée, et vous n'avez pas tort de penser que je comprends parfaitement votre empressement, sans toutefois vous porter le

moindrement envie. Je ferai maigre chez monseigneur; mais il est des pénitences plus lourdes, je puis vous l'affirmer.

Le vieux maréchal aimait fort à babiller, et il n'eût tenu qu'à M. de Sartines de prolonger indéfiniment le colloque; mais celui-ci s'empessa de prendre congé des deux vieillards et remonta dans sa voiture, en recommandant pour la centième fois depuis leur départ à Gros-Jean de crever ses chevaux. L'accident de tout à l'heure eût dû cependant atténuer son ardeur et lui faire envisager que s'exposer à se rompre le cou, c'était s'exposer aussi à ne jamais porter cette maudite perruque pour laquelle il n'avait rien moins que joué sa vie.

Les coursiers, à bout d'haleine, ne mirent pas à beaucoup près à revenir la même célérité qu'à aller. Lorsque le lieutenant de police posa le pied dans son cabinet, il était une heure un quart! restait donc trois quarts d'heure pour s'habiller et pour faire exhumer la perruque. C'était peu; mais, à la rigueur, avec de l'intelligence et de la promptitude, c'était tout ce qu'il fallait. Dubuscq fut appelé de nouveau; M. de Sartines lui remit la permission de l'archevêque, et lui dit de s'arranger comme bon lui semblerait, mais qu'il voulait sa perruque dans trois quarts d'heure au plus. Dubuscq répliqua que monseigneur pouvait être en repos et qu'il se faisait fort de la lui présenter assez tôt pour qu'il pût largement se rendre en temps opportun chez le prévôt des marchands.

Dubuscq était admirable dans ces sortes d'expéditions; notre magistrat, sûr désormais de n'être point sans perruque, monta chez lui, sonna Latulipe et songea à sa toilette. Toutefois, sa confiance n'était pas tellement illimitée qu'il ne regardât de temps à autre d'un air inquiet à sa pendule. Mais c'était être injuste envers Dubuscq, qui, comme il s'y était engagé, revint, avec son trésor, quelques minutes avant le terme qui lui avait été assigné.

M. de Sartines fit un bond de joie en apercevant la boîte de fer-blanc que l'exempt tenait sous son bras.

— Voyons, voyons, fit-il tout tremblant, dans la crainte d'y trouver un frère jumeau de M. Loiseau fils.

Mais, cette fois, c'était bien la perruque.

M. de Sartines s'en empara aussitôt et l'installa sur son chef avec un transport qui avait quelque chose du délire. Jamais il n'avait porté une perruque qui lui allât si bien, c'était le chef-d'œuvre de Loiseau.

— A propos, a-t-on relâché Loiseau? demanda le magistrat, auquel la reconnaissance rendait la mémoire.

— Pas encore, monseigneur.

— Vite, vite, qu'on l'élargisse, et qu'on me l'amène.

— Ah! monseigneur, comme elle vous va! s'écria le perruquier en faisant son entrée dans le cabinet de toilette du lieutenant de police.

— N'est-ce pas? Mais elle a failli me coûter cher.

— Oh! monseigneur, on ne saurait trop payer un pareil chef-d'œuvre.

— Même de sa vie? vous êtes modeste, maître Loiseau. — Mais, il est deux heures moins quelque chose, je me sauve. Latulipe, les chevaux sont attelés, n'est-ce pas?

— Ils attendent, monseigneur.

— C'est bon, je descends. Adieu, Loiseau.

— Mais, monseigneur... mon enfant?... est-il en terre sainte maintenant?...

— Pas encore, pas encore... on a avisé au plus pressé... mais demain, demain, la chose aura lieu, je vous le promets.

Maître Loiseau ne trouva à cela la moindre objection. Quand on est mort c'est pour longtemps.

Deux heures précises sonnaient comme M. de Sartines saluait le prévôt des marchands; on se disposait à se diriger vers la salle du festin.

— Allons, se dit à part lui le lieutenant de police, les proverbes sont la sagesse des nations, et celui-là est vrai entre tous qui affirme qu'il ne faut désespérer de rien. Maintenant il s'agit de faire honneur au repas; je l'aurai bien gagné.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

BALS MASQUES. — Samedi dernier il faisait un temps affreux; on ne pouvait arriver à l'Opéra qu'en voiture, et pourtant il y avait quatre mille personnes dans la salle. La réunion d'ailleurs était des plus brillantes. Les dominos de couleur claire deviennent nombreux et les déguisements tendent généralement à l'élégance. Parmi les gypsis, les mousquetaires, les péris, les gardes-françaises, on a remarqué, pour la première fois, un costume original; c'est le *Poupon*, dont le petit bonnet et le bourrelet s'harmonient au mieux avec une fraîche et gracieuse figure. Il y a eu surtout, vers trois heures, un quadrille monstre de pierrots et de pierrettes, sur les motifs de *la Quêteuse*, qui a enlevé tous les suffrages. Musard s'est dérobé aux honneurs du triomphe par un brusque départ; mais il aura beau faire, il n'échappera pas toujours à l'enthousiasme de ses admirateurs. — Donc, à samedi prochain.

A ce Numéro est jointe la planche 2234.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

XV^e ANNÉE.

Former des filles, des sœurs, des épouses et des mères dévouées, leur inspirer l'amour de Dieu, de leurs devoirs et de la famille; leur enseigner à faire, riches ou pauvres, le bonheur et la gloire de leur maison; orner leur esprit par le récit des faits célèbres dans l'histoire; élever leur âme par de nobles et généreux exemples; développer leur intelligence, tout en les initiant aux travaux, à l'économie, aux soins du ménage..., tel est le but que s'est proposé ce journal. Les quinze années de succès qu'il doit à l'approbation des mères de famille sont la meilleure preuve que ce but a été atteint. Le *Journal des Demoiselles* se trouve placé à la tête des publications de ce genre, car il est à la fois le plus moral, le plus utile, le plus littéraire et le plus intéressant.

Chaque numéro contient les articles suivants :

Instruction. Voyages, histoire naturelle, histoire des différents peuples, leurs mœurs, leurs usages, leurs coutumes; sciences et arts à la portée des femmes.

Revue littéraire. Analyse des livres nouveaux qui peuvent instruire ou intéresser les jeunes personnes.

Littérature étrangère. Biographie des auteurs anglais ou italiens, morceaux de prose ou de vers choisis dans leurs œuvres, avec la traduction en regard.

Education. Vies des femmes célèbres, légendes, nouvelles, histoires renfermant un exemple de conduite à suivre ou à éviter comme fille, sœur, épouse ou mère.

Poésie. Pièces de vers qui peuvent orner à la fois l'esprit et le cœur.

Revue des théâtres. Analyse des pièces dont le but moral permet aux mères d'y conduire leurs jeunes filles.

Beaux-arts. Compte-rendu des expositions de peinture, des œuvres de musique.

Economie domestique. Hygiène, art de tenir une maison, recettes diverses pour la table et pour la toilette.

Correspondance. Causeries sur les événements qui se sont passés dans le mois; conseils sur la politesse, les bonnes manières qui distinguent la jeune personne bien élevée; description et choix des modes nouvelles; explication de tous les travaux de femme, tels que : couture, lingerie, broderie, tapisserie, filet, crochet, tricot, dentelle, fleurs en laine et en papier, ouvrages de fantaisie, de modes, etc.

Ephémérides. Faits anciens, politiques, historiques ou religieux.

Mosaïque. Fables, ballades, maximes, pensées, etc.

Cinq lithographies dont les sujets sont tirés des nouvelles insérées dans le journal. — *Deux gravures* représentant deux tableaux exposés au Salon. — Quatre gravures coloriées de modes de jeunes personnes, romance, quadrille, rébus, et douze planches contenant des dessins de broderie, de tapisserie, de crochet, de tricot, etc.; de patrons de robes, bonnets, fichus, mantelets, chapeaux, etc.

Les douze numéros forment un beau volume in-8°. — L'abonnement est d'une année. — L'année commence le 15 janvier.

Prix : 6 fr. pour Paris, 8 fr. pour les départements et toute l'Europe, excepté l'Espagne, le Portugal, la Turquie, la Grèce et la Hollande, qui paient 10 fr.

Moyennant une augmentation de 2 fr. sur ces prix, les abonnées recevront en outre de quatre gravures de modes spécialement destinées aux Demoiselles, 8 gravures choisies parmi les meilleures du *Petit Courrier des Dames*, journal qui en donne 84 par an et s'est depuis longtemps placé à la tête des publications de ce genre.

On s'abonne à Paris, boulevard des Italiens, n° 1, et rue Richelieu, n° 115.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.